JOHANN NESTROY

NOS VIES D'AVANT

(Frühere Verhältnisse)

Farce avec chants en un acte

Traduit de l'allemand (Autriche) par
Marc Lacheny

Répertoire Germanique

EDITIONS DU BRIGADIER

Antoine Ronchon, un bourgeois ruiné, se présente pour un poste de domestique chez Labûche, son ex-valet devenu un riche négociant en bois. Mais l'épouse de Labûche, Joséphine, ignore tout de ce passé peu glorieux, ce qui donne à Ronchon un moyen de pression sur Labûche... Arrive ensuite Josie Pinson, qui était cuisinière chez les parents de Joséphine avant de tenter sa chance au théâtre, et qui se présente pour la même place. Josie reconnaît en Rochon son ancien amant...

Dans ce délicieux marivaudage mêlé de chansons, chacun des quatre personnages cherche à cacher son passé et à utiliser celui de l'autre pour arriver à ses fins. *Nos Vies d'Avant* a été créée le 7 janvier 1862 au théâtre Karl Treumann à Vienne.

Johann Nestroy (1801-1862) est un comédien, directeur de théâtre et auteur dramatique qui, avec son prédécesseur Ferdinand Raimund, est aussi célèbre et joué en Autriche que le sont Eugène Labiche et Georges Feydeau en France. Mélange de comédie vaudeville et de satire sociale, les pièces de Nestroy, comme celles de Molière ou de Beaumarchais, ont gardé toute leur exubérance et tout leur mordant.

Les Editions du Brigadier ont entrepris de traduire une quinzaine d'œuvres de Ferdinand Raimund et Johann Nestroy. Pour ce faire, elles ont rassemblé, autour de Henri Christophe qui coordonne la traduction, une équipe composée de Jean-Louis Besson, Catherine Creux, Marc Lacheny et Sylvie Muller.

Prix : 10,50 €
ISBN : 978-2-494702-77-6

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

Monsieur Labûche, négociant en bois

Joséphine, sa femme

Antoine Ronchon, valet

Josie Pinson, cuisinière

Lieu de l'action : une grande ville.

Une pièce élégante dans la maison de monsieur Labûche, avec des portes centrales et latérales.

Scène 1

Monsieur Labûche entre par la porte latérale de droite en robe de chambre élégante, suivi de Joséphine, également vêtue d'un négligé élégant.

Labûche. — Mais, très chère épouse, élue de mon cœur, je n'y peux rien, moi !

Joséphine. — Pas d'excuses ! Si finalement je me retrouve sans domestiques, c'est bien grâce à toi ! Avant-hier, tu as chassé le valet —

Labûche. — Parce que je lui ai découvert une vilaine qualité : c'était un voleur de cigares.

Joséphine. — Tout ça pour quelques misérables cigares !

Labûche. — Tu permets, mon ange, mes cigares valent vingt-cinq florins les cent, ils ne sont donc pas misérables ; la seule misère, c'est que les bons coûtent si chers. Si tu ne t'étais pas séparée de Rosa, on ne serait pas dans un tel embarras. Mais non, il a fallu qu'elle parte, Rosa, et pourquoi ? Parce que —

Joséphine. — Parce que tu lui as caressé la joue.

Labûche. — Moi ? Tu fais erreur.

Joséphine. — Je l'ai vu de mes propres yeux.

Labûche. — Décidément, les femmes jugent toujours d'après les apparences ! Un mouvement involontaire de la main, une domestique qui ne fait pas exprès, la rencontre accidentelle d'une ligne mouvante de la main avec la joue d'une domestique traversant la pièce à toute allure — il ne faut pas y voir tout de suite une intention cachée.

Joséphine. — Oh, on les connaît, tes amabilités !

LABÛCHE. — Je n'ai jamais donné la préférence à une domestique par rapport à une autre, je les traite toutes de la même manière *(à part :)* à condition qu'elles soient avenantes.

JOSÉPHINE. — T'es-tu renseigné pour en trouver une autre ?

LABÛCHE. — Bien sûr, mon ange : la poissonnière va nous en envoyer une.

JOSÉPHINE. — Quelle vulgarité ! « La poissonnière » ! De nos jours, on prend des domestiques plus convenables, on fait appel à un bureau de placement.

LABÛCHE. — Et tu crois que celles d'un bureau sont meilleures ? Possible, mais en ce qui nous concerne, la poissonnière nous a toujours déniché de très bonnes domestiques. Ces poissonnières sont —

JOSÉPHINE. — Encore ! Perds l'habitude de t'exprimer avec autant de vulgarité ! Que dirait feu mon père, le défunt professeur, s'il pouvait entendre de là-haut combien son gendre est vulgaire !

LABÛCHE. — Je ne sais pas, mon ange, mais pour un ange, je te trouve aujourd'hui particulièrement désagréable.

JOSÉPHINE. — Tais-toi ! Tu sais bien qu'étant fille de bonne famille, j'ai pour habitude d'être servie ; si, dans la demi-heure, je n'ai pas de femme de chambre, je quitte ta maison pour m'installer chez ma tante. Oh, mon professeur de père, pourquoi es-tu mort si jeune ?

LABÛCHE. — Parfois, mon ange, tu parles comme si c'était moi qui l'avais tué ; mais si ça ne tenait qu'à moi, il serait toujours professeur et pour longtemps encore.

JOSÉPHINE. — Arrête de tergiverser : dans une demi-heure au plus tard, il faut que cette jeune femme soit là. Rentre-toi bien ça dans le crâne !

Elle sort par la porte latérale de gauche.

Scène 2

Labûche, seul.

Labûche. — Femme splendide, femme soignée, femme jeune, femme superbe — mais je me sens tout de même soulagé lorsqu'elle quitte la pièce ! Non pas que je n'ai pas un penchant pour elle, oh que non, bien au contraire ! Pour moi, elle a juste un défaut, terrible : elle est de bonne famille. Ça me gêne, ça m'oppresse, je suis trop différent. Oh, qu'il est désagréable d'être en bas et de devoir toujours lever les yeux pour contempler sa femme, en haut de l'échelle. Moralement parlant, ça fait mal à la nuque. Si seulement elle savait, cette fille surinstruite de professeur, que mes parents étaient cordonniers et que moi-même — *(regardant autour de lui, effrayé)* Oh mon Dieu, si quelqu'un entendait ça ! — j'ai été valet. C'était mon ancienne condition, et les anciennes conditions refont toujours surface tôt ou tard, c'est fatal. Ce serait affreux ! Bon, je vais m'habiller, et en route j'irai boire un verre de vin — c'est encore comme ça que j'oublie le plus facilement que j'ai une femme de bonne famille.

Il sort par la porte latérale de droite.

Scène 3

Pendant la ritournelle, Josie Pinson, portant des vêtements très modernes mais usés, entre par la porte centrale en chantant la chanson suivante :

Josie. —

1.
Oh, toi, théâtre, qui es de l'art
Le véritable temple !
Pour beaucoup, tu es un traquenard —
J'en suis un bel exemple.
J'étais cuisinière, je menais
Une vie de bonheur,
Ces messieurs pour moi soupiraient,

À part ça, pas d' douleur.
Une chose parfois me taraudait :
Le théâtre et ses attraits.

2.
J'ai franchi l'pas — mais à quel prix !
Je n'étais pas payée.
Mon désir d'amour a subi
De sacrés camouflets.
Amants, héros, pour mes faveurs
Me disaient : « Je te jure
Fidélité, croix d'bois, croix d'fer. »
Et le réveil fut dur.
Car pour l'amour et pour le blé,
Le théâtre m'a trompée.

Après avoir chanté :

Entre les dalles où se trouve le fourneau et les planches où fleurit le laurier, l'écart est énorme ; j'ai tenté de le combler afin de me hisser au sommet de l'art dramatique. *La Pucelle d'Orléans* fut ma première et très audacieuse performance ; son succès fut brillant, mais trompeur. Puis chaque fois, à la Toussaint, j'ai toussé le rôle de l'enfant du meunier, et je me félicite que le rôle de cette enfant, frénétiquement monté en graine, n'ait jamais été aussi bien toussé par qui que ce soit d'autre avant moi. Dans *La Cigale*, j'ai fait de l'ombre aux autres ; je suis convaincue qu'une ombre pareille, même Rachel n'est pas capable de la faire. Qu'est-ce que ça m'a rapporté ? Payer les cachets n'était pas courant chez ces directeurs-là, et ce n'est sûrement pas pour moi qu'on aurait renoncé à un principe aussi fondamental. Ce n'est pas tant *ce que* l'on fait qui compte que *là où* on le fait. Hélas, je n'ai jamais pu accéder à un bon théâtre. Un bon théâtre, c'est un théâtre où, dans chaque loge, trône un millionnaire et, sur chaque fauteuil, un capitaliste ; là on a de l'espoir, un espoir qui se transforme de temps à autre en possibilité, et parfois même en perspective. Mais être réduite à de simples lauriers ne saurait nullement suffire à une ancienne cuisinière qui connaît la valeur du laurier comme dépassant à peine celle du thym. Non, je m'en retourne à mes pots